



Hélène  
Kosséian

L'ARMÉNIE  
au cœur  
de la mémoire

éditions du  
**ROCHER**

# L'Arménie

Tous droits de traduction,  
d'adaptation et de reproduction  
réservés pour tous pays.

© **2015, Groupe Artège**

Éditions du Rocher

28, rue Comte Félix Gastaldi - BP 521 - 98015 Monaco

[www.editionsartege.fr](http://www.editionsartege.fr)

ISBN : 978-2-268-07743-7

ISBN epub : 978-2-268-08057-4

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



de l'Administration turque et qui ont répandu, à travers toute l'Arménie, l'idée du réveil national et de l'indépendance. » Influencé par maints intellectuels choqués par l'état d'asservissement et l'insécurité permanente que subit la population arménienne des provinces orientales, un bouillonnement nationaliste gagne, de fait, en cette fin de siècle, le peuple arménien. De nombreux partis se forment. Fondé en 1885 à Van par des bourgeois libéraux, le parti Arménakan tentera d'obtenir du gouvernement les réformes qu'ils avaient promises pour adoucir le sort des paysans, ainsi que de tous les Arméniens vivant dans l'Empire ottoman. Puis, ce sera au tour du parti Hentchak, de tendance plus marxiste. Fondé en 1887 à Genève par des étudiants venus de Russie et nourris de théories développées dans *Le Capital*, il connaîtra des fortunes diverses avant d'être détrôné en popularité par la montée foudroyante d'un nouveau parti d'inspiration socialiste, fondé à Tiflis en 1890, sous le nom de Dachnaksoutioun et qui orchestrera après la Grande Guerre, l'Opération Némésis. Originaires du Caucase et ayant des convictions révolutionnaires proches de l'intelligentsia russe qui luttait à cette époque contre le régime tsariste, les trois fondateurs du parti Dachnak (abréviation couramment utilisée) apporteront chacun leur pierre à son édification. Se proclamant disciple de Bakounine – le père du nihilisme russe – Christapor Mikaelian ne craindra pas de prôner la violence pour libérer le peuple du joug ottoman. Le second, Stépan Rostom, qui avait lu *Le Capital* de Karl Marx, estimera que les théories qui y sont développées pouvaient être mises en œuvre, sans savoir au juste au bénéfice de quel peuple et sur quel territoire national. Quant à Simon Zarav, il tendra de toutes ses forces à trouver le moyen d'améliorer les conditions de vie du peuple opprimé auquel il appartenait. Dans le journal du parti, *Trochak* (Le Drapeau), Christapor invite sans relâche

ses compatriotes à soutenir la « sainte » lutte contre l'oppresseur. Il préconise l'emploi du terrorisme révolutionnaire, afin d'obtenir du gouvernement l'instauration des libertés démocratiques sur la terre historique où vivent les Arméniens. Afin de parvenir à cet objectif, le parti comptera essentiellement sur l'activité de ses résistants volontaires armés, les *fédais*.

Entraînés et équipés au Caucase, redoutables justiciers, ces derniers frapperont sans pitié. Presque tous iront jusqu'au sacrifice suprême comme Sérop, « le Lion du Nord », Jardar, Kévork Schavoush, Ishkhan, Aram de Van, Sebouh, Antranik, Zohrabian, Keri, Hraïr, et bien d'autres... Leurs actions restent aujourd'hui, pour la plupart, légendaires. En réponse à 800 Arméniens massacrés en 1896 par les Kurdes, une compagnie de *fédais* exécutera l'année suivante tous les membres d'une tribu kurde, épargnant toutefois la vie des femmes et des enfants. En 1901, à la tête de sa compagnie, le général Antranik s'emparera du monastère d'Arakélos. Bientôt cerné par 1 200 hommes, il résistera pendant 19 jours aux assauts furieux des Turcs, avant de se volatiliser dans la nuit avec ses hommes en franchissant les lignes turques.

Puis en 1904, devant la volonté du général Zekki Pacha d'exterminer la population arménienne des villages autour de Mouch et de Sassoun, celle-ci fera appel aux *fédais*. Néanmoins, entre le 12 avril et le 14 mai, les Turcs subiront de sévères pertes, avant que ces derniers ne réduisent un à un, dans la plaine de Mouch, tous les foyers de résistance. Hraïr et Vahan, les deux chefs, trouveront la mort durant ces combats. Hanté par l'idée fixe que le salut de l'Empire exigeait l'extermination des Arméniens, le sultan Abdull Hamid II, dit le Sanguinaire, cherchera à faire feu de tout bois pour arriver à ses fins. Ainsi, selon l'historien Yves Ternon, « le moindre sursaut

de révolte » deviendra l'occasion de nouveaux massacres. Le 25 août 1896, le comité central du parti Dachnak, siégeant à Constantinople, signale aux ambassadeurs européens que « la patience des nations écrasées a des limites et que la colère arménienne va éclater. »

\*

Et le lendemain, vers 13 h 00, elle éclate au grand jour...

– Assis ! Les mains sur la tête !

Pris de panique, les clients se précipitent vers la sortie. Aussitôt, les assaillants les repoussent violemment. Avec leurs grenades et leurs bâtons de dynamite, ils sont venus semer la terreur au sein de la Banque ottomane. L'odeur âcre de la fumée des revolvers voile la jeunesse qui se lit habituellement sur les visages de Méchétsi Missak, de Roupen, de Mekhitar et d'Armen Garo. La bataille avait été rude pour arriver à franchir ce lourd portail, à présent entrouvert. Durant l'assaut, plusieurs de ses camarades avaient été fauchés par les balles des sentinelles. Il n'avait même pas eu le temps de s'apercevoir que pendant l'attaque initiale la tête de son chef de commando, Bedros Parian, surnommé Papken Siuni, avait roulé comme un ballon sur le trottoir ensanglanté. À présent, c'est lui qui prend les rênes. Le parti Dachnak l'avait décidé ainsi... Suivi d'Hovannès Tomasian, il se rue aussitôt vers le grand escalier de marbre. Dans l'une des pièces du premier étage, les deux hommes se retrouvent nez à nez avec deux quadragénaires. Le premier, un Anglais d'aspect poupon, s'avère être le gouverneur de la banque ; le second, un Français à l'allure élancée, se présente à eux en tant que directeur général. Sir Edgard Vincent et Gaston Auboyneau tentent de rester dignes et de dissimuler tant bien que mal la peur qui les envahit.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



village de Beytias, Haroutioun Nokhoudian et plus d'une soixantaine de familles prennent résignés la route d'Antioche. Quant aux villageois qui n'obtempèrent pas, ils décident de se défendre. Abandonnant la plaine, ces derniers choisissent de se regrouper sur les hauteurs du Moussa-Dagh. Emportant avec eux bétail, provisions et armes (125 fusils modernes, 300 fusils à pierre et pistolets), 5 000 personnes au total, parmi lesquelles pas moins de 3 000 femmes, enfants et vieillards, escaladent pendant 3 nuits les rochers, jusqu'au sommet le plus élevé de la montagne. Des tranchées et des barricades sont aussitôt creusées et des aires de repos sont aménagées. Puis, un comité est élu afin d'organiser au mieux cette résistance. C'est ainsi que se met en place un dispositif de surveillance et de tir à vue. Huit jours plus tard, le 21 juillet, 200 soldats réguliers montent à l'assaut. Commandés par un capitaine qui assure qu'il ne lui faudra pas plus de 24 heures pour réduire la résistance des rebelles, ils subissent des pertes considérables et rebroussent chemin. Pourtant, quelques jours après, ils reviennent en force avec un canon de montagne qui fera des dégâts parmi les villageois retranchés. C'est alors que l'un d'entre eux rampe jusqu'à l'emplacement du canon et, couché derrière un buisson épais, tire sur le premier soldat qui approche de l'engin. Après en avoir abattu ainsi quatre, le canon sera évacué.

Les soldats turcs ne se décourageront pas. Une deuxième attaque se produit alors. À la fin de la journée, ceux-ci ne seront plus qu'à 400 mètres du campement des insurgés. Mais au milieu de la nuit, les Arméniens les encerclent. À la suite de cette attaque surprise, les Turcs perdront environ 200 hommes et laisseront sur place une grande quantité de vivres, ainsi qu'une mule ! Puis arrive la troisième attaque. Quinze mille soldats turcs tentent vainement de les encercler. Les réserves s'épuisent. Les Arméniens doivent faire vite. Après deux tentatives

infructueuses d'alerte d'un éventuel navire de guerre allié dans la baie d'Alexandrette, le Révérend Dikran Andréassian, pasteur de l'Église protestante arménienne de Zeïtoun, trouve une idée des plus astucieuses. Deux drapeaux blancs sont déployés. Sur l'un se distingue une énorme croix rouge ; sur l'autre, est écrit en gros caractères : « Chrétiens en détresse. Sauvez-nous ! »

Et le 53<sup>e</sup> jour enfin un des guetteurs arrive en courant au campement et crie : « Pasteur, pasteur, un navire de guerre approche et il nous répond ! » Aussitôt des jeunes descendent vers la plage et nagent en direction du Guichen. Bientôt ce bâtiment français sera suivi du vaisseau amiral Jeanne d'Arc, ainsi que d'un croiseur anglais. Deux jours plus tard, 4 058 rescapés débarqueront à Port-Saïd et recevront, à l'initiative des Anglais, des soins appropriés.

\*

D'après le Patriarcat arménien de Constantinople, la population arménienne de l'Empire ottoman atteignait en 1912 le chiffre de 2 100 000. Mais ce chiffre semble modeste car à l'époque, par souci de sécurité, beaucoup de naissances ne sont pas déclarées. Avec ses 1 500 000 victimes, le génocide de 1915 effacera en deux ans, aux confins du territoire, toute trace de son existence.

En 1918, le sultan Mehmet VI accepte la capitulation mettant fin à la Première Guerre mondiale. Le 30 octobre de la même année, l'Empire ottoman s'incline devant les Alliés, ne conservant plus qu'une petite partie de l'Anatolie<sup>22</sup>. Débute alors un plan de démobilisation de l'armée et de la flotte, tandis que quelques jours auparavant, les principaux instigateurs du premier génocide du XX<sup>e</sup> siècle viennent de prendre la fuite vers

l'Allemagne, en ayant au préalable détruit la plupart des documents compromettants.

Le 16 décembre 1918, le nouveau gouvernement libéral turc décide de mettre en place des commissions d'enquête, afin d'instruire et de juger les responsables de ce crime à grande échelle. Trois cours martiales sont établies et, le 27 avril 1919, s'ouvre le procès des membres du Comité central du parti Union et Progrès et du grand vizir Saïd Halim Pacha, ainsi que celui de quelques autres ministres du gouvernement unioniste. À l'issue du jugement rendu le 5 juillet 1919, Talaat Pacha, ministre de l'Intérieur en 1915, puis grand vizir en 1917-1918, Enver Pacha, ministre de la Guerre et Djémal Pacha, ministre de la Marine, seront condamnés à mort par contumace sur la base des paragraphes 1 et 2 de l'article 45 du code pénal Turc. Quant au Docteur Nazim Bey, ministre de l'Education et membre de la tristement célèbre Organisation Spéciale, il écopera de 15 ans d'emprisonnement.

Selon l'historien Claude Mutafian, le but de ces procès était de dissocier les Jeunes-Turcs, « responsables de tous les maux », et la nation turque, « manipulée donc innocente ». Ce « procès des Unionistes eut d'évidentes limites : il se tint à Constantinople alors sous contrôle des Alliés, qui d'ailleurs s'en désintéressèrent bien vite, trop occupés à suivre les progrès du kémalisme et à " se placer ". Il condamna les auteurs du génocide, sans toutefois ne faire pratiquement aucune demande d'extradition, et les verdicts furent eux-mêmes annulés ultérieurement. »

---

1. Extrait du compte-rendu sténographique du procès de Soghomon Tehlirian devant la cour d'assises de Berlin. Numéro de dossier C.J. 22/21 des 2 et 3 juin 1921.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mélikov,<sup>54</sup> triomphe en s'emparant de la forteresse d'Ardahan, en prenant d'assaut Kars et en assiégeant Erzeroum. Dominant presque toute l'Arménie occidentale les Russes imposent aux Turcs, le 3 mars 1878, le traité de San Stefano. Ce dernier fixe la question de la sécurité des populations arméniennes par l'octroi d'une certaine autonomie administrative, en échange d'un retrait des troupes russes des territoires qu'ils occupent. Jamais les clauses de cet accord ne seront exécutées car le Premier Ministre anglais Disraeli veut éviter à tout prix l'affaiblissement de l'Empire ottoman. Ainsi, ce dernier « parvint à obliger la Russie à renoncer à ce traité et à accepter la convocation d'un congrès à Berlin pour le 13 juillet de la même année, chargé d'en élaborer un nouveau. » Parallèlement, au terme de la Convention de Chypre du 4 juin 1878, l'Angleterre s'engage secrètement auprès des Turcs à garantir le retrait des Russes avant même l'exécution des réformes. En échange, le Sultan promet d'établir, conjointement avec son allié anglais, les réformes nécessaires à la bonne administration et à la protection de ses sujets chrétiens. Ainsi, les manœuvres habiles de la diplomatie anglaise permettent aux Turcs de stopper l'avancée russe sur leur territoire<sup>55</sup>. Désormais, le sultan a les mains libres. À l'aube d'un siècle annonciateur de dévastations et de bouleversements se profilent les massacres de 1894-1896, tandis que se prépare dans les coulisses cette apocalypse qui allait bientôt s'abattre sur le peuple arménien.

---

23. Les Perses.

24. Grégoire.

25. Issu de la dynastie parthe des Arsacides, Khosrov I eut le temps, avant de mourir, de les faire exécuter.

26. Erzindjan, située maintenant en Turquie.

27. Cet endroit apprécié des touristes, appelé « Khor Virap » (fosse profonde), se situe en république d'Arménie, à quelques encablures de la frontière avec la Turquie. De cet endroit, on peut apercevoir le mont Ararat, la montagne symbolique du peuple arménien.
28. En 616, elle sera remplacée par une église dédiée à Sainte Hripsimé.
29. Saint Grégoire l'Illuminateur.
30. Selon la tradition, le christianisme fut introduit en Arménie dès ses débuts par deux disciples du Christ : les apôtres Barthélémy et Thaddée.
31. Signifie littéralement « Le Fils descendit. »
32. Deux lettres furent rajoutées par la suite.
33. Aujourd'hui située en territoire turc, cette montagne mythique symbolise le peuple arménien.
34. Arménie.
35. A cheval entre les lacs de Van (en Turquie), de Sévan (en Arménie) et d'Ourmiah (en Iran), le royaume d'Ourartou fut fondé par Aramé, au IX<sup>e</sup> siècle avant J.-C. avec pour capitale Touchpa (la ville de Van). En butte perpétuelle avec les Assyriens, il atteint cependant un degré florissant de civilisation.
36. Terres situées au Nord de l'Asie Mineure, baignées par la mer Noire. Aujourd'hui, celles-ci se trouvent en Turquie.
37. Outre l'Arménie actuelle, l'empire de Tigrane II s'étendait aux régions que forment le Kurdistan actuel, l'Azerbaïdjan, le Nord de l'Iran, la Syrie et la Mésopotamie du Nord.
38. Dynastie perse fondée par Cyrus II vers 556 avant J.-C.
39. Dynastie hellénique fondée par Séleucos Ier qui régna de 312/305 à 64 avant J.-C.
40. Tigranocerte.
41. Jean-Pierre Alem, *L'Arménie*, éditions Que sais-je ? page 16.
42. En contrepartie de son ralliement, Pompée lui avait promis des territoires de Mésopotamie que Lucullus avait ravi à Tigrane.
43. Hrant Pasdermadjian, *Histoire de l'Arménie*, Librairie orientale Samuélian, 4<sup>e</sup> édition, Paris 1986, page 58.
44. Comprenant en réalité que les Parthes ne pouvaient être en réalité que des alliés occasionnels, Rome considéra alors que l'Arménie serait un Etat-



tampon.

45. D'après l'historien Hrant Pasdermadjian, les chroniques du Moyen Âge exagéraient fortement les chiffres. Cependant, l'armée perse était en force par rapport à celle levée par le prince Vartan.

46. L'armée perse.

47. Les historiens avancent le chiffre de 3 544 hommes.

48. Il réussit à entretenir de bonnes relations de voisinage avec Byzance et le khalifat.

49. Jacques de Morgan, *Histoire du peuple arménien*, Paris 1919.

50. Peuple d'Asie Centrale, originaire de Mongolie et du Turkestan.

51. Jacques de Morgan, *op. cit.*

52. Cette région, appelée en arménien Artsakh, se situe en Azerbaïdjan, à 270 kilomètres à l'Ouest de Bakou. Peuplée à 73,5 % d'Arméniens, elle s'est déclarée indépendante le 2 septembre 1991. Seuls l'Abkhazie, l'Ossétie du Sud et la Transnistrie l'ont reconnue.

53. À l'origine territoire arménien, cette enclave située entre l'Iran, la Turquie et l'Arménie appartient aujourd'hui à l'Azerbaïdjan.

54. Reçoit pour récompense le titre de comte avant d'être nommé par Alexandre II, le 6 août 1880, Ministre de l'Intérieur. Doté de pouvoirs exceptionnels, il recommande à l'Empereur un ambitieux programme de réformes administratives et économiques. Après l'assassinat du souverain le 13 mars 1881, il démissionne deux mois plus tard. Retiré de la politique, il meurt à Nice le 22 décembre 1888.

55. À l'issue des négociations de Berlin, l'Empire ottoman récupérera la région de Bayazid, les Russes ne conservant plus que Batoum, Kars et Ardahan.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Kévork V ne l'avait-il pas choisi depuis 1912 pour être le chef de file de la délégation nationale arménienne à Paris ? Et voilà que maintenant, pour cette Conférence de la Paix, la République d'Arménie venait d'envoyer *in extremis* sa propre délégation avec, à sa tête, cet Avétis Aharonian. Fallait-il donc qu'il soit condamné à s'entendre avec lui !

\*

Malgré les divergences de ces 2 hommes dont l'un représentait les Arméniens orientaux et l'autre les Arméniens occidentaux, Avétis Aharonian se rangea finalement à l'avis de son homologue, abandonnant ainsi les revendications de la République qu'il représentait. Dans le mémoire relatif à « la question Arménienne devant la Conférence de la Paix » en date du 12 février 1919, signé par les 2 présidents, Boghos Nubar et Avétis Aharonian, il est stipulé : « 1) La reconnaissance d'un État indépendant arménien, formé par l'union des six *vilayets* et de la Cilicie avec les territoires de la République arménienne du Caucase. 2) Que l'État arménien, ainsi constitué, soit placé sous la garantie collective des Puissances alliées et des États-Unis, ou de la Société des Nations, dont il demande à faire partie. 3) Qu'un mandat spécial soit donné par la Conférence de la Paix à l'une des Puissances pour prêter son assistance à l'Arménie pendant une période transitoire... La durée du mandat serait au maximum de 20 ans. 4) Qu'une indemnité soit fixée par la Conférence de la Paix pour réparer les dommages de toute nature subis par la nation arménienne du fait des massacres, des déportations, des spoliations et des dévastations. » Ainsi, malgré leurs divisions, Avétis Aharonian, l'intellectuel, ayant fréquenté entre autres les bancs de la Sorbonne et le représentant de la grande bourgeoisie cléricale, Boghos Nubar, s'unirent pour

présenter des demandes irréalistes. Selon l'historien Jean-Pierre Alem, « au lieu de réclamer un foyer national, ils revendiquèrent – poussés par l'opinion publique arménienne, mais désavoués par le gouvernement d'Erevan – un grand État, l'Arménie des deux mers, comprenant une importante partie de l'Anatolie et de la Cilicie. » Cette erreur politique fut lourde de conséquences. Il fallut attendre plus d'un an avant qu'un traité de paix ne soit signé entre les Alliés et la Turquie.

\*

Dans les quatre coins du salon d'honneur de la manufacture de Sèvres, une double enfilade de colonnes. Les cinq vitrines monumentales et l'imposant vase de Neptune qui y trône habituellement ont disparu. En ce 10 août 1920, des petits groupes d'hommes, engoncés dans leurs sombres habits, remplacent les visiteurs férus d'art. Entre deux phrases que l'on chuchote, se mêlent parfois des bribes de japonais, de français, d'anglais, de turc ou d'arménien. Puis soudain, mus par un même ressort, tous s'installent avec solennité aux tables qui leur sont réservées. Dans quelques instants, les anciens belligérants d'hier signeront le rétrécissement de l'Empire ottoman. Les représentants du dernier sultan, reconnaissables pour deux d'entre eux à leur *fez*<sup>61</sup>, affichent un visage sombre. Mehmet VI avait tout fait pourtant pour éviter cet instant. Mais, il n'y était pas parvenu. Et voilà qu'après deux mois d'intenses discussions, celui-ci s'était résigné à les envoyer en France pour subir cette humiliation. Arrivés à bon port malgré la grève des cheminots en Roumanie et le contentieux italo-grec au sujet de l'archipel du Dodécanèse, le sénateur Riza Tewfik Pacha, le grand vizir Damat Ferid Pacha, l'ambassadeur Hamdi Pacha et le ministre de l'Éducation Rechid Halis, devront apposer dans quelques

instants leur signature au bas de ce traité considéré comme infamant par les nationalistes. À présent, on leur fait signe de s'approcher autour d'une petite table d'apparat. Il fallait donc signer. En quelques minutes, ce fut chose faite. Puis, ce fut au tour des deux Arméniens. Avec sa chevelure noire, sa barbe, sa moustache et son visage allongé, Avétis Aharonian ressemblait à l'un de ces *fédais* qui avaient donné du fil à retordre à l'Empire. À côté de lui, l'imposante stature de Boghos Nubar Pacha ne pouvait lui faire de l'ombre. Les deux hommes s'approchèrent de la table. Avétis Aharonian sortit son stylo. Sa main ne tremblait pas. Il se mit à parapher l'historique traité. Dans la soirée, il ouvrit son carnet de notes et écrivit : « C'est le jour le plus heureux de ma vie. Mon combat, ma révolte, ma souffrance et les espoirs nourris durant 30 années de ma vie sont couronnés d'une glorieuse victoire. »

Suite à la signature du traité de Sèvres avec les Alliés, l'Empire ottoman ne conservera plus que Constantinople en Europe, et la partie occidentale de l'Anatolie en Asie. En perdant les quatre cinquièmes de son territoire, le nouvel Empire ottoman ne s'étend plus que sur 420 000 kilomètres carrés contre 1 780 000 auparavant. Concernant l'Arménie, cet acte consacre enfin son existence en droit, et non plus seulement en fait. Sur la base de son article 88, « la Turquie déclare reconnaître, comme l'ont déjà fait les puissances alliées, l'Arménie comme un État libre et indépendant. » Par ailleurs et sur le fondement de son article 89, « la Turquie et l'Arménie, ainsi que les Hautes Parties contractantes, conviennent de soumettre à l'arbitrage du président des États-Unis d'Amérique la détermination de la frontière entre la Turquie et l'Arménie dans les *vilayets* d'Erzeroum, Trébizonde, Van et Bitlis et d'accepter sa décision, ainsi que toutes dispositions qu'il pourra prescrire relativement à l'accès de l'Arménie à la mer et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



# CHAPITRE V

## Les Arméniens, fidèle élite du pouvoir ottoman

Dans l'avenue Iéna encore endormie, une voiture noire avance lentement. Arrivé à la hauteur d'un élégant hôtel particulier, le chauffeur sort et ouvre une des portes arrière. Un petit homme frêle, coiffé d'un melon que dissimule un visage rondouillard en descend. Aussitôt, il s'engouffre dans l'entrée de l'immeuble dans lequel se trouvent également les bureaux de la mission diplomatique de la Perse. En ce matin de novembre 1927 le marchand d'art et magnat du pétrole, Calouste Gulbenkian, rentre chez lui. Il est satisfait à présent car il a enfin trouvé l'endroit idéal pour ses œuvres d'art. Il en possède tellement que toutes les anciennes demeures qu'il a occupées sont devenues vite trop exigües. Au fil de sa passion pour l'esthétisme, il est devenu maintenant un véritable expert. Son appétit insatiable pour les objets d'art le conduit à acheter là où son instinct le mène, chez les antiquaires ou lors de ventes publiques. « Seul le meilleur est assez bon pour moi » se plait-il à redire. Collectionneur atypique et internationalement réputé, Calouste Gulbenkian, mécène invétéré, mélange d'Orient et d'Occident, réussit à amasser une formidable collection de tableaux de maître dans laquelle se révèle son éclectisme.

L'engouement du jeune Calouste pour les arts se manifeste dès son plus jeune âge. Ainsi, au grand dam de son père qui croit qu'il dilapide son argent de poche, il se met à collectionner les monnaies anciennes. Aujourd'hui sa collection, unique au

monde, comporte 6 440 pièces allant de l'Antiquité jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle. Certaines d'entre elles proviennent du musée de l'Ermitage. En effet, durant les années de famine et devant le manque cruel de devises, les Soviétiques ont été contraints de vendre quelques pièces provenant de la collection impériale. Dans sa lettre du 17 juillet 1930 adressée au ministre du Commerce extérieur de l'URSS, Georges Piatakov, Calouste Gulbenkian déclare avec insistance : « Vous ne devriez pas me vendre à moi-même, encore moins aux autres... Je continue à mettre en garde vos représentants de ne pas sortir ces pièces de vos musées. Mais si malgré tout ce devait être le cas, j'insiste pour que vous m'accordiez à moi, à prix égal, la préférence, et je vous demande de me tenir parfaitement au courant des prix auxquels vous désirez vendre. »<sup>73</sup> C'est ainsi qu'en toute discrétion, le jeune collectionneur arménien signera quatre contrats avec les Soviétiques et acquerra certaines pièces maîtresses, s'imposant dès lors à tous les autres concurrents internationaux.

Calouste Sarkis Gulbenkian naît le 23 mars 1869 sur la rive asiatique de Constantinople, à Scutari (l'actuelle Üsküdar). Inscrit à l'école arménienne Aramyan-Uncuyan, puis à l'école française de Saint-Joseph, il poursuit ses études secondaires au Robert College. En 1887, il termine le King's College de Londres, puis Oxford. Avec son diplôme d'ingénieur, le jeune homme part en 1890 à Bakou. Impressionné par le monde du pétrole, il rédigera d'abord une étude intitulée *Le pétrole, source d'énergie* pour la *Revue des Deux Mondes* puis un livre, *La Transcaucasie et la Péninsule d'Apchéron*. Ces écrits attirent aussitôt l'attention du ministre des Mines du Gouvernement ottoman. Ce dernier lui commande un rapport sur les gisements pétrolifères de l'Empire. En véritable visionnaire, il y expose sa

théorie : le pétrole, extraordinaire source d'énergie, doit être exploité rationnellement. Le ministre est conquis. Alors que Britanniques, Allemands et Néerlandais cherchent à obtenir chacun de leur côté des concessions pétrolières au Moyen-Orient, il réussit, en habile négociateur, à faire converger les intérêts de tous et obtient ainsi du sultan, peu avant la Révolution des Jeunes-Turcs, l'autorisation d'exploiter le pétrole de l'Empire Ottoman. Dans le sillage de la fondation de la Banque Nationale de Turquie, dont les capitaux sont exclusivement en mains britanniques, Calouste Gulbenkian bâtit son empire pétrolier. Il crée en 1912 la T.P.C. (*Turkish Petroleum Company*) et obtient en 1914 une concession pétrolière.

La nouvelle compagnie comprend quatre partenaires : la néerlandaiso-britannique *Royal Dutch-Shell* (25 %), la Banque nationale de Turquie (35 %), la *Deutsche Bank* (25 %) et la part de Gulbenkian (15 %). Mais très vite, face à la pression des gouvernements anglais, turc et allemand et de la concurrente l'*Anglo-Persian Oil Company* qui finit par détenir 47,5 % des actions de la T.P.C., ainsi que devant l'importance des intérêts financiers en jeu, Calouste Gulbenkian accepte de réduire sa part à 5 %. « Monsieur Cinq pour cent » est né. En 1924, la France devient actionnaire au capital de la T.P.C. et obtient ainsi, pour la première fois, l'accès aux réserves de pétrole du Moyen-Orient. Quatre ans plus tard, la T.P.C. sera de nouveau réorganisée. Devenue après la première Guerre mondiale et à la chute de l'Empire Ottoman, l'*Iraq Petroleum Co. Ltd*, celle-ci se scindera en quatre compagnies : l'*Anglo-Persian Oil Co* (l'actuelle B.P.), le *Royal Dutch-Shell Group*, la *Compagnie Française des Pétroles* (future Total) et la *Near East Development Corporation* (consortium de 5 groupes pétroliers

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qui avait tout perdu : « La terreur, c'est fini, vous êtes dans le pays de la liberté... Vous êtes en France. » Soudain, un vent frais se lève. Araxie frissonne. Aussitôt, un bras protecteur l'enveloppe. Levant les yeux, elle sourit enfin à Hagop.

– Comment vous appelez-vous ?

– Hagop Malakian répond-il d'une voix tremblante. Et voici, ma femme Araxie, mon fils Achod et mes deux belles-sœurs, Gayanné et Anna.

– Bien, rétorque le fonctionnaire de police d'une voix tonitruante. Donnez-moi vos passeports.

Hagop les lui remet aussitôt. Un par un, d'un geste lent, l'homme qui détient la clef de leur avenir les ouvre. Puis, il prend son tampon encreur et le lève. Les cinq malheureux retiennent leur souffle. Et soudain, des sons sourds finissent par secouer le petit Achod. Sur les passeports, s'étale le sésame tant espéré : APATRIDE. La famille Malakian vient d'être autorisée à rester en France.

Après son installation dans une misérable chambre de bonne de Marseille, au 109 rue Paradis, (ce qui fit sourire le petit garçonnet en son for intérieur !), le père du futur Henri Verneuil trouva un emploi de nuit à la raffinerie de sucre de Saint Louis. « Il prenait son travail à 9 heures du soir jusqu'à 9 heures du matin, par 45-50°, et dans les sous-sols il fermait et ouvrait les robinets de sucre chaud, lui, le bourgeois de Constantinople... », racontera par la suite le célèbre cinéaste français. Quelques semaines plus tard, ce fut au tour de ses « trois mères » de trouver des emplois de chemisières à domicile.

\*

Au crépuscule d'une carrière bien remplie, Henri Verneuil fera revivre tous ces personnages tendres et émouvants qui berçaient son enfance. *Mayrig*, traduit dans 37 langues, devint

ainsi en 1985 un succès de librairie. Puis, en 1991, ce sera l'adaptation à l'écran avec Omar Sharif dans le rôle de son père Hagop et Claudia Cardinale dans celui de sa mère Araxie. L'année suivante, il tournera la suite intitulée *588, rue Paradis*, avant de s'éteindre à 81 ans le 11 janvier 2002.

Né le 15 octobre 1920 à Rodosto, en Turquie, il obtient en 1943 le diplôme de l'École des Arts et Métiers d'Aix-en-Provence, puis débute en 1944, en tant que journaliste, au magazine *Horizon*. Mais, une rencontre déterminante allait définitivement modifier le cours de sa vie. Suite au tournage d'un court-métrage à Marseille, le grand comique français, Fernandel, accepte de tourner avec un réalisateur parfaitement inconnu. En 1949, Henri Verneuil quitte donc, pour la première fois, la ville de son enfance. Direction la capitale. Après un emploi d'assistant-réalisateur, il se lance dans le tournage de longs-métrages. Fernandel sera à nouveau le premier au rendez-vous. Dans *La Table aux crevés*, il interprète Urbain Coindet. Au fil des ans, les succès s'enchaînent. En 1955, *Des Gens sans importance*, avec Jean Gabin, lui apportent la consécration nationale. Puis, en 1959, *La Vache et le prisonnier* lui offre une reconnaissance au-delà des frontières de l'hexagone qui le fera basculer, quelques années plus tard, au rang de réalisateur de supersproductions avec des stars internationales. Dès l'instant où le succès frappe à sa porte, Henri Verneuil fera tourner, outre Gabin et Fernandel, les plus grands : Jean-Paul Belmondo, Alain Delon, Lino Ventura, Yul Brynner, Antony Quinn, Henry Fonda... Des films tels que *Le Clan des Siciliens*, *Mélodie en sous-sol*, *Un Singe en hiver* ou *Mille milliards de dollars* s'ancrent en parallèle dans la mémoire collective. Rien d'étonnant donc à ce que le jeudi 17 janvier 2002, la Cathédrale arménienne Saint Jean-Baptiste, située dans le 8<sup>e</sup>



arrondissement de Paris, soit pleine à craquer. Derrière son cercueil, se tient parmi la foule des anonymes, de nombreuses célébrités parmi lesquelles Charles Aznavour et Michel Drucker. À côté d'eux Alain Delon à qui un homme, profondément ému, traduit cette messe de *requiem*.

\*

Jamais il n'oubliera cette journée de 1964. Ce jour-là, à la MCA (Maison de la culture arménienne), il avait bu les paroles d'un maître du cinéma. À la fin de la conférence, Henri Verneuil s'était approché du jeune Alain Terzian et lui avait lancé cette phrase qui fera basculer son destin : « Ecoute mon garçon, si tu veux, je suis en train de tourner un film. Tu n'as qu'à venir me voir aux studios de Boulogne-Billancourt. Si cela t'intéresse, tu verras comment cela se passe. » Le lendemain, le futur producteur de cinéma découvre fasciné trois fauteuils. Au dos, trois noms mythiques s'étalent : Delon – Gabin – Ventura. Soudain une voix chaleureuse le fait tressaillir. « Ah, tu es venu mon garçon ! » lui sourit Henri Verneuil. Aussitôt, trois silhouettes se tournent et se lèvent. Face à Alain Terzian médusé se présentent alors les monstres sacrés du cinéma français. Jamais celui-ci n'aurait imaginé que 30 ans plus tard Alain Delon l'appellerait en lui disant : « **Mon petit Alain – Henri – il est mort !** Il faut qu'on aille à l'église arménienne. »

\*

Le traité de Lausanne, la soviétisation de l'Arménie et les bouleversements politiques au Moyen-Orient entraînent dès 1922 un mouvement d'exode massif des populations arméniennes. Pour des milliers de familles devenues apatrides,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

épouse dans l'église-cathédrale faisant office de Panthéon, ses restes disparaîtront (comme ceux de célèbres autres Arméniens qui s'y trouvaient) lors de la destruction du bâtiment en 1938, sur ordre de Lavrenti Béria, chef du N.K.V.D.<sup>95</sup>

Parmi ses quatre garçons et ses quatre filles, ce sera son deuxième fils Levon qui reprendra les rênes de ses activités. Après avoir fait fructifier l'affaire de son père, qu'il abandonnera par la suite aux frères Nobel, et fait transférer le siège des compagnies de Bakou à Saint-Pétersbourg, les événements politiques qui s'ensuivront auront raison de son empire. Tous ses enfants se réfugieront à Paris où se trouvent encore ses descendants. Quelques décennies plus tard, le 18 avril 2012, le petit-fils du fondateur de l'Église apostolique arménienne de Paris, Alexandre Mantacheff, qui porte le prénom de son illustre grand-père, inaugure la statue de son aïeul au cœur de la capitale arménienne.

---

82. Maman.

83. Il accueille à partir de 1923 des milliers de rescapés du génocide. Prévu initialement pour 1 200 personnes, il en abritera jusqu'à 3 000. Il sera fermé définitivement en avril 1927.

84. *Le Kemp, une enfance intra-muros*, éditions Parenthèses, 2001.

85. Suite au déferlement des Turcs seldjoukides sur la Grande-Arménie, les Arméniens migreront en masse vers la Cappadoce, la Crimée, la Moldavie, la Pologne et la Cilicie. Créé en 1197 par Rouben (il fonda la dynastie roubénienne), ce royaume florissant, appelé aussi Nouvelle-Arménie ou Petite-Arménie apportera une aide décisive aux Francs leur permettant ainsi de remporter bien des victoires lors des premières croisades. Après trois siècles d'existence, il s'éteindra en 1375.

86. Fidèles à leur église nationale, les Arméniens se méfiaient de ces seigneurs catholiques.

87. Titre emprunté aux seigneurs francs. Le mot baron signifie maintenant en arménien « monsieur. »

88. À l'époque, cet acte était passible de la peine de mort.

89. Anahide Ter Minassian, *Histoires Croisées*, éditions Parenthèses, 1997, page 51.

90. *Ibid.*, page 55.

91. En 1717, le moine Mekhitar fonde à Venise un monastère dans l'île Saint-Lazare. Devenu célèbre de par son grand rayonnement intellectuel, des livres arméniens y seront édités, des auteurs étrangers y seront traduits et de futures élites nationales y seront formées.

92. Fondé pour vendre divers objets au bénéfice des plus démunis, il disparaît dans un dramatique incendie le 4 mai 1897. Cet accident fera plus de 120 victimes.

93. Il venait de construire dans la même rue l'église catholique Notre-Dame-de-la-Consolation.

94. Une des appellations du Sultan Abdul Hamid. Il sera nommé également Kizil Sultan (Sultan Rouge).

95. Cette police politique, appelée Commissariat du peuple aux affaires intérieures, sera créée le 15 novembre 1923.

# Chapitre VII

## Au firmament de l'Art arménien

Le vice-directeur de l'Académie des Arts de Léninegrad<sup>96</sup> marche depuis déjà une heure. Les premiers signes de fatigue commencent à se faire ressentir. Mais il ne veut pas écouter son corps. Peu importe ses jambes lourdes et ses épaules raidies. L'essentiel pour lui est ailleurs. Fraîchement débarqué de la capitale des Romanov, Alexandre Tamanian passe en revue, comme un général d'armée, les ruelles de ce gros bourg où s'entassent dans des maisons en torchis les habitants d'Erevan. Quelle saleté ! Quelle tristesse ! Les sombres façades lui rappellent encore les récentes épreuves qu'elles ont traversées. À présent, c'est à lui de relever l'incroyable défi. Dépoussiérer cette ville millénaire et la faire basculer dans la modernité. Jamais il n'avait connu de chantiers aussi grands. Bien sûr, quelques-unes de ces réalisations, comme le manoir de Kotchoubéï et la maison du prince Chtcherbatov en 1911 ou la maison des employés des chemins de fer de Moscou tout juste achevée avant son départ pour Erevan, avaient déjà suscité un vif intérêt, surtout auprès de ses pairs. Plus il marche, plus il s'imprègne du parfum de cette ville incroyablement mélancolique. Les idées s'emboîtent petit à petit les unes dans les autres. Par ici une avenue, là une place, plus loin une fontaine... Puis, ne pas oublier la couleur. Et pourquoi pas le rose ! Le pays regorge de tuf. Il sourit dans son for intérieur, ravi par la noble tâche qui l'attend. Après plus de deux heures de marche, ses forces commencent à le lâcher. Il est temps de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



# Chapitre VIII

## Contre l'occupant nazi

Dans le petit atelier de la rue Mogador, entre les machines à coudre Singer, les flanelles, les chutes de tissus et les divers patrons épars sur les deux tables de travail, le brave monsieur Vigne, s'impatiente. Déjà dix heures du matin et son jeune apprenti, comme à son habitude, est en retard. Mais que peut-il donc bien faire, se demande-t-il chaque jour ? Résigné, il se remet avec ardeur à son ouvrage. Seul le tic-tac de la pendule accrochée sur l'un des murs égaye le silence. Soudain, la porte s'ouvre brusquement. Devant lui, se tient un jeune de 26 ans, un léger sourire sur ses lèvres.

– Vous voilà donc enfin Arsène ! Mais que faisiez-vous donc encore ?

– Rien, Monsieur. Mais cette nuit, j'ai eu une légère crise. Je toussais et j'avais bien du mal à respirer.

Comme fréquemment, le vieil homme ne vit que du feu. Comment pouvait-il soupçonner un seul instant que son protégé faisait partie d'un réseau clandestin prêt à en découdre avec l'ennemi. Depuis que ce dernier avait envahi Paris, la ville était méconnaissable.

Né en Turquie un an après l'extermination à grande échelle des Arméniens de Turquie, Arsène Tchakarian grandit en Bulgarie avant que celle-ci ne sombre dans le totalitarisme. Comme un certain nombre d'immigrés, il traverse alors l'Europe, en quête de liberté, et se réfugie dans le pays des Droits de l'homme. En août 1940, lorsque les bottes allemandes

foulent l'asphalte de la capitale, nombre d'Arméniens, dont le jeune Tchakarian, n'hésitent pas à se lancer à corps perdu dans une bataille contre l'envahisseur. Tous savent ce qu'ils risquent, mais qu'importe. C'est ainsi qu'au début de 1941, avec une poignée de ses compatriotes, il inscrit furtivement sur les façades des « Vive Paris », « À bas Pétain » ou « Mort aux traîtres ». Puis, très vite, il se lance avec ses camarades dans la tournée des boîtes aux lettres dans lesquelles il jette des tracts antihitlériens. À la fin de l'année, Arsène Tchakarian et ses amis s'organisent en triangles<sup>113</sup>. En septembre, un poète du nom de Missak Manouchian vient les rejoindre. « Il est très estimé dans la colonie arménienne de Paris et se montre très actif dans les mouvements d'aide au peuple arménien, ainsi qu'à l'Université ouvrière. Cultivé et patriote, il écrit également dans les journaux de l'immigration arménienne. Sa compagne, Mélinée, a merveilleusement décrit l'homme, le poète, le journaliste, le militant qu'il fut. Quel ami, quel compagnon d'armes, exceptionnel de sensibilité, d'intelligence, de courage et d'humanité ! », racontera plus tard Arsène Tchakarian<sup>114</sup>.

Né le 1<sup>er</sup> septembre 1906 dans l'Empire ottoman, à Adiyaman, Missak Manouchian est un orphelin du génocide de 1915. Recueilli avec son frère Garabed par une famille kurde, il est transféré avec lui à la fin de la guerre dans un orphelinat libanais, à Byblos Jounieh. Là, il apprend le métier de menuisier et découvre, grâce à l'un de ses maîtres d'école, la littérature arménienne. En 1925, il arrive avec son frère à Marseille. Peu de temps après, Garabed tombe malade. Missak s'engage alors comme tourneur chez Citroën, afin de faire face à leurs besoins. Mais, en 1927, Garabed décède. Accablé par cette disparition prématurée, Missak ne cache pas son désarroi. Trois ans après, la crise économique s'installe en Europe et le jeune homme est

licencié. Il gagne alors sa vie en posant notamment pour des sculpteurs. Fasciné par la littérature, il crée avec son ami Kégham Atmadjian deux revues : *Tchank (L'effort)* et *Mechagouyt (Culture)* dans lesquelles les lecteurs peuvent y découvrir des articles sur la littérature française et arménienne, ainsi que des traductions en arménien de Baudelaire, Verlaine et Rimbaud. L'année 1934 marquera un tournant dans la vie du jeune immigré.

Suite aux événements du 6 février, il entre au parti communiste et au H.O.C. (Comité de secours pour l'Arménie) où il devient rédacteur en chef du journal *Zangou*, du nom d'une rivière qui arrose Erevan. Arrêté, puis libéré à deux reprises à la veille du deuxième conflit mondial, suite à l'interdiction du parti communiste et des organisations qui lui sont proches, il entre à partir de 1941 dans la clandestinité.

\*

– Salut, franc-tireur !

Souriant et un brin taquin, habillé d'un élégant costume marron, un homme large d'épaules et à la silhouette élancée se tient dans l'atelier parisien de coupe de la rue Malebranche. Face au silence interloqué de son ami, il poursuit d'un ton qui n'admet aucune réplique :

– Arsène, toi et moi, nous sommes les premiers Arméniens à être inscrits pour le combat armé. Rendez-vous sur le Pont-Neuf, à côté de la statue Henri IV, dans la quatrième niche qui surplombe la Seine. Je vais te présenter un résistant particulièrement rodé.

Quelques jours plus tard, Arsène Tchakarian retrouve son futur compagnon d'armes, Missak Manouchian, ainsi qu'un jeune homme de 19 ans. Blond, les yeux verts, les pommettes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

repousser les Allemands qui auront ainsi bien du mal à établir leur communication avec leurs troupes basées dans le Donbass<sup>126</sup>. Mais, en avril 1942, Staline le tient pour principal responsable d'une grave défaite militaire au cours de laquelle 240 000 hommes sont faits prisonniers des Allemands et plus de 1 200 chars neutralisés.

Sauvé par son camarade d'école Joukov<sup>127</sup>, Hovhannès Bagramian réussit à redresser son destin en se battant avec force sur le front ouest à la tête de la 16<sup>e</sup> Armée. Décoré le 9 avril 1943 de l'Ordre de Koutouзов<sup>128</sup> de première classe, il participe à l'opération *Koutouзов* dans les régions d'Orel et de Kursk en encerclant par surprise, selon son plan présenté auparavant à Staline, les troupes de la Wehrmacht.

Appelé à Moscou, il est élevé au grade de général et reçoit le 19 novembre de la même année le commandement du premier front balte. Hovhannès Bagramian sera ainsi le premier officier non-slave à obtenir un grade aussi élevé dans l'Armée Rouge.

Après avoir traversé la Première Guerre mondiale et vécu les vicissitudes de l'éphémère Première République indépendante d'Arménie, ce fils de cheminot, emporté dans la tourmente de la Grande Guerre patriotique, construira autour de son nom, au gré de ses faits d'armes, sa propre légende. Ainsi à l'aube de la Victoire, il sera reconnu le 29 juillet 1944 comme véritable héros de l'Union soviétique. L'Histoire s'accélère alors. Après la libération de la Biélorussie et d'une partie de la Lituanie et de la Lettonie, il fera procéder en pleine nuit, à un changement de positionnement de ses troupes, réussissant ainsi à enfermer plus de 30 divisions allemandes en Courlande. Après avoir participé aux violents combats pour la prise de Königsberg, Hovhannès Bagramian goûtera aux journées euphoriques de la victoire, en défilant sur la Place Rouge le 24 juin 1945, devant le premier

front balte.

Devenu en 1946 député du Soviet suprême, il sera élevé le 11 mars 1955 au grade de Maréchal de l'Union soviétique et prendra la direction, à partir du 8 juin 1956, de l'Académie Militaire Vorochilov<sup>129</sup>. Invité dans les années soixante-dix en France par le ministère de la Défense, il ira au cimetière du Père-Lachaise se recueillir sur la tombe du Général Antranik auprès duquel il avait combattu dans sa jeunesse. Parmi ceux qui l'entouraient ce jour-là se trouvait une petite fille de sept ans. À la fin de la cérémonie, le héros s'approcha d'elle et lui demanda si elle parlait le russe. Comme elle acquiesçait et lui adressait deux mots, le célèbre Maréchal extirpa de sa veste une photo représentant Katch Antranik<sup>130</sup> en habit militaire. Le 21 septembre 1982, de nombreuses personnalités soviétiques, parmi lesquelles, le Secrétaire Général du parti communiste, Léonid Brejnev ; le ministre des Affaires étrangères André Gromyko, ainsi que le futur dernier homme d'État de l'Union Soviétique, Mikhaïl Gorbatchev, rendront un ultime hommage à sa dépouille. Aujourd'hui, il repose dans la nécropole du Kremlin, aux côtés de ceux qui ont fait l'histoire de la Russie.

\*

Se relevant à peine de ses cendres en 1939, l'Arménie enverra au front 300 000 de ses ressortissants, dont plus de la moitié tomberont sur les champs de bataille, quelque part dans l'Est de l'Europe ; ainsi que six divisions d'infanterie motorisée dont une, la 89<sup>e</sup>, parviendra même jusqu'à Berlin. Dans son livre publié à Beyrouth en 1974, le résistant Diran Vosguéritchian affirmera que, parmi les 3 soldats soviétiques hissant le drapeau rouge au sommet du Reichstag, se trouvait un certain Melkon

Kantarian. Parmi tous ces hommes qui iront grossir les rangs de l'Armée Rouge, on y dénombre 93 généraux, 105 héros de l'Union Soviétique et vingt-sept Chevaliers de l'ordre de la Gloire.

Par ailleurs, cinq Arméniens seront propulsés au sommet de cette hiérarchie militaire : le maréchal des forces blindées Amazasp Babadjanian ; le maréchal de l'aviation Sergueï Khoudiakov (Arménak Khamferiants) ; le maréchal des forces du génie Sergeï Aganov ; l'amiral de la Marine Ivan Issakov (Hovhannès Issaakian) et le célèbre maréchal de l'Union soviétique, Hovhannès Bagramian.

\*

Au lendemain de la débâcle hitlérienne, un nouveau monde se dessine. Dès septembre 1944, le parti Dachnak lance une campagne de sensibilisation de la question arménienne auprès des vainqueurs. En mai 1947, 700 délégués se réunissent au sein de l'*Armenian National Council of America*. Faire revivre l'Arménie du président Wilson, telle est la conclusion de ce congrès. Malgré de nombreux entretiens avec le président américain Truman, cet espoir se heurte rapidement au refus de l'Union soviétique et des Occidentaux dans leur ensemble, alliés de la Turquie. Usant de son nouveau statut de *Catholicos*, Monseigneur Kevork Tchorektchian, nouvellement élu en 1945 par le conclave ecclésiastique d'Arménie soviétique s'adresse alors à Staline. Faire cesser cette injustice politique que subissait le peuple arménien et lui permettre également de revenir dans sa mère-patrie. Après une formidable propagande relayée en France par le *Front National Arménien*, la première vague de rapatriement aura lieu en 1946-1947. Plus de 100 000 Arméniens de la diaspora (France, Liban, Égypte, Grèce,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



\*

Le ciel est bas. Qu'importe. En ce jour crucial, 2 000 Arméniens battent le pavé depuis 8 heures du matin aux abords du Parlement européen de Strasbourg. Venus de France, d'Angleterre, de Suisse, de Hollande, de Suède, d'Allemagne, de Grèce et de Belgique, tous attendent le cœur battant derrière des barrières. Face aux CRS, des anciens combattants arborent fièrement leurs médailles, drapeaux français à la main. Soudain, les parapluies s'ouvrent et les chants patriotiques cessent. Que l'attente est longue... De temps à autre, des parlementaires apportent quelques nouvelles. À 19 heures, la pluie s'arrête, faisant place au soleil. Est-ce un heureux présage ? Aussitôt, se lèvent les drapeaux tricolores, tandis que court vers cette foule en émoi un homme, les bras en l'air. De toutes parts, fusent cris et hurlements de joie. Même les CRS ont la larme à l'œil. C'est alors que s'élèvent à l'unisson les paroles de *La Marseillaise* et de *Haratch Nahadag*<sup>134</sup>.

Parti de la Porte d'Orléans en autocar avec des membres de sa famille qui l'avait persuadé de les suivre, Abel Papazian venait, en cette journée mémorable, de redécouvrir ses racines. En ce 18 juin 1987, adopté en séance plénière par un vote à mains levée par plus de 120 députés, le Parlement européen venait de reconnaître solennellement le génocide arménien.

\*

Presqu'un mois auparavant, un autre événement survenu dans la ville de Dzargatzor<sup>135</sup> ébranlera le monde sportif arménien. En ce 22 mai 1987, un jeune homme de 22 ans, maillot rouge sur lequel se distingue le nombre 502 et short blanc, s'apprête à s'élancer de toutes ses forces sur la piste. Top

départ ! En quelques larges enjambées, il court, court, et finit par retomber sur le sol soulevant derrière lui un halo de poussière. Incrédule, Robert Emmiyan se relève. Aurait-il réussi lui – le champion d'Europe<sup>136</sup> – à se dépasser encore plus ? Il n'ose le croire. Mais pourtant, il se rend vite à l'évidence. Les 8,86 mètres viennent de s'afficher. Quelle joie ! Il sait que son saut en longueur est historique et qu'il vient de dépasser le record du monde<sup>137</sup> de son aîné, celui que l'on surnommait il n'y pas si longtemps de cela « le prince Igor », ou plus exactement Igor Ter-Hovhannessian, devenu maintenant le responsable numéro un de l'athlétisme en URSS.

Considéré depuis ses débuts en 1983 aux Spartakiades<sup>138</sup> comme l'un des rares dans le monde à dépasser les 8 mètres à chaque compétition importante, le jeune et nouveau recordman d'Europe du saut en longueur est à présent entouré. On l'embrasse, on le congratule... Parmi tous ces gens, il aperçoit Gyraïr, son père<sup>139</sup>, Tikran, son frère, et son entraîneur personnel, Karapétyan... et leur sourit. Un succès en appelant un autre, le jeune athlète de Léninakan<sup>140</sup> se retrouvera en septembre de la même année à Rome. En sautant à 8,53 mètres, il s'adjugera la médaille d'argent, juste derrière le légendaire Carl Lewis qui franchira ce jour-là les 8,67 mètres. Depuis, les deux hommes se sont liés d'amitié<sup>141</sup>. L'Américain n'hésitera pas à l'héberger chez lui lorsque la terre arménienne grondera, emportant avec elles ses nombreuses victimes. Depuis, se partageant entre la France et l'Arménie, Robert Emmiyan prépare avec ses deux amis, Bruno et Frank, un rendez-vous d'importance pour 2015. Bientôt, à Erevan, de nombreux sportifs internationaux, ainsi que de simples citoyens, se défieront joyeusement lors du premier marathon international d'Erevan.

---

132. Malgré l'interdiction, plusieurs manifestations de soutien se dérouleront à Paris les 24, 28 et 31 janvier au cours desquelles plusieurs centaines de personnes seront interpellées pour vérification d'identité.

133. Tous deux avaient défendu, en 1982, le Marseillais d'origine arménienne Max Kilndjian, suite en février 1980, à sa tentative d'assassinat de l'Ambassadeur de Turquie en Suisse.

134. Hymne des Volontaires. Composé par Georges Garvarentz, sur une musique de Parsegh Ganatchian, ce chant est essentiellement interprété par des générations d'Arméniens issues de la diaspora.

135. Station touristique située à 2 000 mètres d'altitude, à une soixantaine de kilomètres d'Erevan.

136. Le 28 août 1986, à Stuttgart, dans des conditions atmosphériques épouvantables, Robert Emmiyan se classera premier avec un saut de 8,41 mètres

137. 8,35 mètres. Premier européen à franchir le cap des 8 mètres, il s'inclinera finalement devant l'Américain Bob Beamon aux Jeux olympiques de Mexico le 18 octobre 1968.

138. Jeux olympiques des peuples soviétiques.

139. Il sera victime du tremblement de terre du 7 décembre 1988.

140. Aujourd'hui Gumri. Située au nord-ouest de l'Arménie, elle est la deuxième ville après la capitale, Erevan.

141. Avec son record d'Europe à 8,86 mètres inégalé encore aujourd'hui, Robert Emmiyan n'est seulement qu'à un centimètre du meilleur saut de Carl Lewis.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le 22 janvier, il se proposera en tant que médiateur. « Il faut une personnalité, et je suis prêt à assumer ce rôle », déclarera-t-il enfin dans les locaux des *Nouvelles de Moscou*.

Né le 13 avril 1963 d'une mère arménienne originaire du Haut-Karabagh et d'un père juif, le jeune Harry Weinstein sera initié au jeu d'échecs par ce dernier, dès l'âge de 5 ans. En 1975, il prend le nom de sa mère. À 12 ans, le jeune Garry Kimovitch Kasparov se lance dans une ascension qui allait le propulser aux côtés des plus grands joueurs de l'histoire comme Bobby Fischer, Alexandre Alekhine, Tigran Pétrossian et Anatoly Karpov qu'il détrônera en 1985, devenant ainsi pour la première fois, à 22 ans, champion du Monde. Maître international à 17 ans, champion du monde junior et deux fois champion olympique, détenteur de deux « oscar mondial », Kasparov est, à l'inverse de son rival, un « preneur de risques sur l'échiquier. » Doté d'une mémoire exceptionnelle et d'un naturel spontané, le 13<sup>e</sup> champion de ce noble art mettra ainsi un terme au règne décennal de Karpov.

\*

Samedi 9 novembre, Moscou. Dans la salle Tchaïkovski, 1 500 spectateurs se pressent. Bravant le silence habituellement de rigueur, des cris s'élèvent : « Kasparov, Kasparov ». Ne pouvant réfréner l'enthousiasme des supporters du jeune challenger, juges et arbitres se sentent embarrassés et bien démunis. La 24<sup>e</sup> et dernière partie se déroule dans une ambiance électrique poussée à son paroxysme. Soudain, au 42<sup>e</sup> coup, la variante de Scheveningue, ultime arme de Karpov, se désagrège. Aussitôt la star de la Grande Russie, l'homme aux 60 tournois gagnés se lève et serre la main de son adversaire, avant de s'engouffrer dans les coulisses de la salle. Fuyant journalistes et

photographes, le favori de la Nomenklatura, décoré de l'Ordre de Lénine sous Léonid Brejnev, vient de céder à 34 ans sa couronne à un jeune phénomène nommé Garry Kasparov. Se précipitant vers sa mère, le nouveau champion du monde l'embrasse puis remercie entraîneurs et officiels. Très vite, sur des airs de *duduk*<sup>152</sup>, de nombreux fans du vainqueur exécutent des *kotcharis*<sup>153</sup>.

Au cours de la conférence de presse qui s'ensuit, il fera plusieurs déclarations : « Tout ce que je peux faire pour mon pays (la Russie), je le ferai... » Cette prise de position permettra à l'entraîneur national soviétique des échecs, Alexandre Rochal, de relever que cette nouvelle étoile du jeu des rois « ne fume pas, aime l'histoire et la philosophie et qu'il est, en outre, un jeune communiste amoureux d'idées nouvelles. »

Au-delà de ce duel titanesque qui opposera deux hommes se vouant une antipathie mutuelle, ce championnat du Monde, considéré à l'époque comme le plus long, révélera non seulement les talents de joueur de Garry Kasparov, mais aussi son sens inné du médiatique. Devenu l'idole des soviétiques et dit-on, d'un certain Mikhaïl Gorbatchev, Kasparov se payera le luxe de faire ce qui lui plaît : déclarer son goût pour des symboles comme les jeans et le rock ; prendre un imprésario britannique et même tourner une publicité pour une boisson qui ne fait des bulles, à cette époque, qu'en Occident.

\*

En décrochant son titre de champion du monde, le jeune Kasparov venait de prendre la relève d'une autre icône des échecs qui venait de s'éteindre brutalement, à Moscou, à l'âge de 55 ans. S'il n'avait pas été ce joueur exceptionnel qu'il fut, Tigran Vartanovitch Pétrossian aurait sans doute été chanteur

d'opéra. Doté d'une puissante voix, ce mélomane averti se plaisait à interpréter des grands airs de Caruso<sup>154</sup> qu'il avait entendu dans son enfance lorsqu'il vivait au foyer de l'Armée Rouge à Tbilissi.

Mais, c'est surtout les parties d'échecs auxquelles se livraient les officiers qui éveillèrent sa curiosité d'enfant. Inscrit à 8 ans à la section d'échecs du Palais des Pionniers, ce fils de concierge en apprit consciencieusement les règles à l'âge de 12 ans. À la mort de ses parents en 1944, le jeune Tigran, âgé de 15 ans, termine neuvième-onzième *ex aequo* du championnat de Géorgie. L'année suivante, il finit premier-troisième à Léninegrad *ex aequo*. En 1946, il s'impose alors comme unique vainqueur du championnat junior d'URSS. Le monstre sacré vient alors de se révéler. La même année, il déménage à Erevan où il devient en 1948 formateur au club Spartak. Proche des jeunes, il leur transmettra durant toute sa carrière son savoir en la matière.

En 1952, Pétrossian se révèle à 23 ans le plus jeune grand-maître international. Son remarquable palmarès le propulse, dès l'année suivante, parmi les dix meilleurs joueurs du monde<sup>155</sup>. N'ayant vécu pratiquement aucune défaite, il ne perdra aux Olympiades d'échecs qu'une partie sur les cent vingt-neuf qu'il disputera. Ayant fondé sa philosophie de jeu sur l'œuvre de Nimzowitsch<sup>156</sup> et sur l'*Art du sacrifice aux échecs* de Spielmann<sup>157</sup>, Tigran Pétrossian fondera une tactique de jeu basée sur la prudence et la prévention. « Je crois uniquement dans un jeu logique », se plaisait à répéter le neuvième champion du monde qui suivait également avec passion les matchs de football disputés par le Spartak de Moscou. Ayant ravi la première fois en 1963 ce titre à Mikhaïl Botvinnik<sup>158</sup>, ce joueur qui dévoilait à ceux qui le fréquentaient son sens de l'humour, conservera sa couronne de champion du monde en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



pays. On dansait le kotchari, on trinquait au cognac et à la vodka, on dressait des tables aux mets abondants... Malgré son calme habituel, Lévon Ter-Pétrossian semblait satisfait. Le champagne arménien pétillait dans les flutes, tandis que deux députés russes le félicitaient déjà.

Le lendemain, dimanche après-midi, dans une salle comble où se pressent journalistes, observateurs et députés, les résultats sont enfin proclamés. Le peuple avait répondu OUI à plus de 99 % des voix à la question : « Êtes-vous d'accord pour que la République d'Arménie devienne un État démocratique indépendant hors des structures de l'URSS ? » En se rendant massivement aux urnes, avec un taux de participation de 95,5 %, le peuple arménien avait ainsi surpris le monde entier. Aussitôt, un cri de joie explose : *Hayastan*<sup>166</sup>. Saisi par une profonde émotion, le visage du président du Parlement, Papken Ararktsian irradie de bonheur, tandis que des larmes coulent sur celui de son voisin.

Le jour suivant, on se serre dans l'une des salles du Parlement. Après la courte allocution du Catholikos Vazken I<sup>er</sup> et le vote des deux cent treize députés, la voix du représentant de Kirovakan<sup>167</sup>, Aram Manoukian, égraine solennellement le texte suivant : « Le Parlement de la République d'Arménie ; - fidèle à la déclaration relative à l'indépendance de l'Arménie ; - Se fondant sur les normes internationales qui régissent les Droits de l'homme et la libre autodétermination des peuples ; - Se proposant de créer un régime communautaire démocratique de droit ; - Acceptant comme base les résultats du référendum du 21 septembre 1991 relatif à la sortie des structures de l'URSS, proclame la République d'Arménie en tant qu'État indépendant. » Mû par un même ressort, tous les députés se lèvent. La salve d'applaudissements n'en finit pas. Dans la

tribune, un orchestre entame l'hymne national, *Mer Hayrenik* (*Notre Patrie*).

Quelques semaines plus tard, le 16 octobre, le peuple est de nouveau appelé aux urnes. Avec 83 % des voix pour Levon Ter-Pétrossian et un taux de participation de 70,42 %, ces élections présidentielles au suffrage universel prennent un parfum de plébiscite. Appelé à s'exprimer deux fois en moins d'un mois, les électeurs couronnent ainsi le parcours d'un homme qui avait forgé son succès dès 1988, aux côtés des fondateurs du *Comité Karabagh*, transformé en *Mouvement National Arménien* en juin 1989.

Né le 9 janvier 1945 en Syrie, à Alep, le tout jeune Lévon arrive en 1946 en Arménie avec sa famille. Diplômé de l'Université d'Erevan, il devient, non seulement un homme politique, mais aussi un philologue spécialisé en assyrologie et Maître de Conférence au Maténadaran, l'Institut des Manuscrits anciens d'Erevan. En 1987, il sera élevé au rang de Docteur ès Sciences Philologiques. Membre du *Comité Karabagh* dès février 1988, il deviendra l'un de ses principaux leaders et orateurs. Emprisonné du 10 décembre 1988 au 31 mai 1989 à Erevan, puis à Moscou, en même temps que ses camarades de combat, il participera dès sa libération au *Mouvement National Arménien*. Devenu député le 20 mai 1990 lors des premières élections libres, il sera choisi par ses pairs, le 4 août 1990, comme président du Parlement d'Arménie et s'imposera, *de facto*, comme un véritable chef d'État.

En août 1991, l'échec des putschistes à Moscou, précipite l'éclatement de l'empire soviétique et accélère le réveil des nationalités. Dans la foulée de ces élections présidentielles, la République d'Arménie signe le 21 décembre à Alma-Ata<sup>168</sup>, avec la Russie, un accord de coopération et de sécurité en

participant également à la constitution de la CEI (Communauté des États indépendants). Quatre jours après, les États-Unis annoncent leur intention de créer des relations diplomatiques avec Erevan. Le lendemain, ce sera au tour de la CEE (Communauté économique européenne) suivi le 26 par la France. Au total, plus de 40 États et institutions internationales reconnaîtront l'Arménie aux premiers jours de son indépendance. Même le Premier Ministre turc de l'époque, Suleïman Demirel, enverra une note au président Ter-Pétrossian dans « l'espoir que les relations se développent entre la Turquie et l'Arménie sur la base des critères internationaux. » Pendant ce temps, l'Azerbaïdjan profitera de cette parenthèse historique pour reconstituer ses forces armées.

Quant à l'adhésion de l'Arménie à la CEI, elle réduira *de facto* la question du Karabagh à une affaire intérieure de l'Azerbaïdjan. Ne pouvant se résoudre à abandonner cette terre, le peuple arménien et la population de l'enclave devront donc bientôt affronter le prochain conflit armé qui s'annonce à grands pas.

---

166. Arménie.

167. Troisième grande ville, située au nord, elle s'appelle aujourd'hui Vanadzor. Jusqu'en 1935, celle-ci portait le nom de Karakilissa (église noire en turc), avant de devenir Kirovakan (du nom du leader bolchévique Sergueï Kirov) pendant la période soviétique.

168. Principale ville du Kazakhstan et ancienne capitale de 1929 à 1997, elle est située dans le sud-est du pays.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans une population de plusieurs dizaines de millions d'habitants, cette petite communauté possède actuellement des journaux, des écoles, des églises, des orphelinats, des cimetières au cœur de la ville, des institutions et deux hôpitaux, *Sourp-Hagop* et *Sourp-Pergitch*, considérés comme parmi les meilleurs du pays. Plutôt aisés, les Arméniens d'Istanbul possèdent essentiellement des commerces et détiennent, dans leur ensemble, des titres de propriétés immobilières. C'est ainsi que l'une des quatre principales îles au large de la ville, dans laquelle ils passent leurs beaux jours, *Kenale Ada*, leur appartient même presque exclusivement.

Présents sur la scène culturelle, les Arméniens de Turquie le sont également lorsqu'il s'agit de cuisine. En effet, ce sont eux qui ont introduit la cuisine occidentale dans l'Empire ottoman. C'est ainsi que maintenant se pressent nombre de clients avertis à la taverne de *Kör Agop*<sup>196</sup> dans le quartier de Kumkapi où y siège également le *Patriarcat des Arméniens de Turquie*<sup>197</sup>.

Pendant des années, l'identité arménienne en Turquie subissait parfois des pressions et même des violences. Les anciens se souviennent encore de ces deux journées des 6 et 7 septembre 1955, au cours desquelles des milliers de magasins, de maisons et d'instituts seront pillés et des personnes tuées<sup>198</sup> ou violées<sup>199</sup>. Ces exactions, dirigées essentiellement contre les minorités grecques, arméniennes et juives, qualifiées aussitôt de pogroms, entraîneront le départ à l'étranger de plusieurs milliers de familles issues de ces trois communautés.

Aujourd'hui, vivre son arménité en Turquie, et en particulier à Istanbul, est plus visible qu'autrefois. Bien que l'État ne fasse, « aucun effort... seules, selon Yetvart Tomasyan, les portes de l'église et de l'école restent ouvertes. » Être arménien en Turquie, ce serait donc en somme exister et se différencier de

son voisin au travers de sa religion<sup>200</sup> et de sa langue. Ce constat doit cependant être nuancé car, depuis l'affaire Dink, et malgré les nombreuses entraves à la liberté d'expression, la société turque est en pleine mutation.

---

179. Cimetière arménien situé sur la rive européenne d'Istanbul.

180. Il avait également adopté un garçon.

181. Née Khatoun Sibildjian et adoptée en 1925 dans un orphelinat de la région d'Ourfa ou de Bursa, elle fut la première femme-pilote militaire du pays et la première femme-pilote de chasse au monde. Dans une interview accordée au journal *Tan*, elle avait relaté sa participation aux bombardements des populations kurdes de confession alévie qui s'étaient soulevées dans le Dersim (rebaptisée maintenant du nom turc de Tunceli). Ces événements firent dans cette province quelques 40 000 victimes.

182. D'après les confidences d'une Arménienne originaire d'Aïntab, Hripsimé Gazalyan, qui affirmera être sa nièce. Elle déclarera également que sa tante, Sabiha Gökçen, avait été abandonnée en 1915 par ses parents, alors qu'ils fuyaient les massacres.

183. Ville de Turquie située au bord de la mer Noire.

184. « Vider un jour ce sang turc empoisonné et le remplir avec le sang neuf de l'Arménie qui, après l'indépendance, paraît comme l'avenir des Arméniens du monde entier. »

185. Laure Marchand et Guillaume Perrier, *La Turquie et le fantôme arménien*, édition Solin/Actes Sud, 2013, page 185.

186. Les dix-huit personnes qui étaient jugées le 17 janvier 2012 par la quatorzième Cour d'assises d'Istanbul ont été acquittées.

187. Ce réseau criminel, qui pilote des escadrons de la mort, est composé de militants d'extrême-droite et de la gauche républicaine, d'officiers de l'armée et de la gendarmerie, de magistrats, de mafieux, d'universitaires et de journalistes.

188. Laure Marchand et Guillaume Perrier, *La Turquie et le fantôme arménien*, édition Solin/Actes Sud, 2013, page 185.

189. Journal édité en langue turque, kurde, arménienne et anglaise.

190. Éditions de l'Aube, 2006.

191. Éditions Actes Sud, 2011.

192. De religion musulmane, ils s'affranchissent des règles traditionnelles. modernistes et mystiques, ils représentent un quart de la population turque.

193. Laure Marchand et Guillaume Perrier, *La Turquie et le fantôme arménien*, édition Solin/Actes Sud, 2013.

194. *Nouvelles d'Arménie Magazine* n° 213, décembre 2014.

195. Nom donné au XIX<sup>e</sup> siècle à l'Empire ottoman.

196. Agop Le Borgne.

197. Juridiction autonome de l'Église apostolique arménienne. Depuis 1998, il est présidé par Mesrob II Mutafyan.

198. Environ quinze personnes.

199. Approximativement quatre cents.

200. Jusque dans les années 1980, il était écrit « arménien-grégorien » sur les cartes d'identité. Depuis, cette mention a été remplacée par celle de « chrétien ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Mort de Lénine.

**1925** : Mort d'Alexandre Miasnikov, premier chef de gouvernement de l'Arménie soviétique.

Premier film muet arménien, *Namous (L'Honneur)*, d'Amo Bek-Nazarov.

Arrivée de Missak Manouchian à Marseille.

**31 août 1927** : Mort du général Antranik à Fresno, en Californie.

**1927** : Naissance du *Mouvement du Karabagh*.

**1928** : Inhumation du général Antranik au cimetière parisien du Père-Lachaise.

Collectivisation forcée et révoltes paysannes dans le Zanguezour et le Dalaguiaz.

**1929** : Publication du livre en France de *La Retraite sans chanter* de Chahan Chahnour.

**1932** : Naissance d'Abel Guezovitch Aganbéguian à Tiflis.

**1935** : Mort d'Agassi Khandjian.

Premier long métrage sonore, *Pépo*, d'Amo Bek-Nazarov.

**22 octobre 1935** : Komitas s'éteint dans l'hôpital psychiatrique Paul Guiraud, à Villejuif.

**20 février 1936** : Mort d'Alexandre Tamanian.

**1937** : Sarian obtient le Grand Prix à l'Exposition universelle de Paris pour son panneau décoratif du pavillon soviétique.

**1936 à 1938** : Période des grandes purges staliniennes au cours de laquelle de nombreux intellectuels arméniens sont exterminés par les bolcheviks.

**4 août 1938** : Fermeture du Saint-Siège d'Etchmiadzine après l'assassinat du Catholikos Khoren Ier.

**1939** : Début de la Seconde Guerre mondiale.

300 000 Arméniens d'Arménie sont enrôlés dans les rangs de l'Armée Rouge.

**6 septembre 1939** : Dikran Lorénian est enrôlé au 401<sup>e</sup> DCA.

**3 octobre 1940** : Dikran Lorénian est démobilisé.

**22 juin 1941** : Opération *Barbarossa*. Les troupes hitlériennes envahissent l'URSS.

**18 septembre 1941** : Hovhannès Bagramian échappe avec ses 20 000 hommes à l'ennemi.

**30 août 1941** : Création du Front national arménien.

**Janvier 1942** : Opération *Barvenkovo-Lozovaïa* mise en place par Bagramian.

**1941 à 1945** : Participation active des Arméniens au sein de l'Armée Rouge.

**1942** : *Danse du Sabre* d'Aram Khatchaturian tirée de l'opéra *Gayané*.

**17 mars 1942** : Attaque de Levallois-Perret par un commando du groupe Manouchian.

**21 mars 1942** : Transfert des cendres de Talaat Pacha à Berlin.

**Avril 1943** : Missak Manouchian est nommé responsable de la Première Section de l'Armée secrète de la région parisienne.

**Mai à Octobre 1943** : Entre 300 à 500 soldats soviétiques d'origine arménienne, faits prisonniers de l'Armée allemande, désertent et gagnent les maquis français.

**19 novembre 1943** : Bagramian commande le premier front balte.

**Novembre 1943** : Arrestation de Missak Manouchian et de 22 de ses combattants.

**21 février 1944** : Missak Manouchian et ses compagnons sont fusillés au Mont-Valérien.

**29 juillet 1944** : Bagramian élevé au rang de *Héros de l'Union soviétique*.

**21 août 1944** : Mort de Sarkiss Bédoukian à Marseille.

**21 au 22 août 1944** : Impression de centaines de tracts dans l'imprimerie Elékian appelant les jeunes Arméniens à rejoindre leurs camarades français sur les barricades parisiennes.

**10 mars 1945** : Mort d'Alexandre Khatissian à Paris.

**24 juin 1945** : Bagramian défile sur la Place Rouge devant le premier front balte.

**20 mars 1948** : Mort d'Avétis Aharonian à Marseille.

**1946 à 1949** : Retour de 100 000 Arméniens vers la mère patrie.

**5 mars 1953** : Décès de Staline.

**1954** : Ballet *Spartacus* d'Aram Khatchaturian.

**11 mars 1955** : Bagramian élevé au rang de Maréchal de l'Union soviétique.

**1960** : Pétition de 2 500 Arméniens du Karabagh à Khrouchtchev.

**27 mars 1960** : Concert d'Aram Khatchaturian à la salle Pleyel.

**13 avril 1963** : Naissance de Garry Kasparov (Harry Weinstein) à Bakou.

**24 avril 1965** : Cinquantième anniversaire du génocide arménien.

**5 mai 1972** : Mort de Martiros Sarian à Erevan.

**27 janvier 1973** : Kourken Yanikian abat deux diplomates turcs dans une chambre d'hôtel de Santa-Barbara (Californie).

**2 juillet 1973** : Kourken Yanikian est condamné à la prison à vie.

**1975 à 1984** : Nombreux attentats en diaspora sur les représentants de l'Etat turc.

**Janvier 1984** : Libération sur parole de Kourken Yanikian qui décèdera le mois suivant.

**1978** : Mort d'Aram Khatchaturian à Moscou.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



*Komitas.*  
(© *Bibliothèque Nubar*)



*Tigran Pétrossian.*

*(© Fédération arménienne d'échecs, M. Gagouk Oganessian)*



Garry Kasparov.

(© Fédération arménienne d'échecs, M. Gagouk Oganessian)





Carte 1 (© D. R.)



Carte 2 (© D. R.)